LE PARDON.

Dans la maison,—une grande ruche d'ouvriers de la rue Delambre, où Tony Robec occupait une chambre depuis deux trimestres, — tout le monde le croyait veuf. Et pas depuis longtemps, puisque son petit garçon, avec lequel il vivait seul, — ce petit garçon toujours si bien tenu, comme par les soins d'une maman, — était âgé de six ans à peine. Pourtant le père ni le fils n'avaient de crêpe à la casquette ou sur la manche.

Tous les jours, de grand matin, Tony Robec, qui travaillait comme ouvrier compositeur, dans une imprimerie du quartier Latin, partait avec son petit Adrien encore tout ensommeillé sur son épaule et l'allait déposer dans une école du voisinage. Il venait l'y reprendre, après la journée faite, entrait, en tenant son petit homme par la main, chez le boucher et chez la fruitière, rapportait dans le panier de l'enfant, ainsi que l'eût fait une ménagère, ce qu'il fallait pour le dîner, et s'enfermait jusqu'au lendemain.

Les commères au cœur compatissant plaignaient ce pauvre père, — quarante ans tout au plus, encore bel homme, l'air si triste avec son teint pâle, sa barbe noire striée d'argent et ses yeux dorés de lion au repos,— et elles disaient derrière lui :

"Cet homme-là devrait se remarier.... Un bon sujet, jamais en ribote ... Bien sûr, il trouverait aisément une brave fille qui prendrait soin de lui et de son gosse.... Avez-vous remarqué comme son petit est soigné? Ni trou ni tache.... Un homme d'ordre, ça se voit tout de suite. Et il paraît qu'il gagne ses dix francs par jour."

On aurait voulu faire sa connaissance. Ordinairement, ce n'est pas difficile de se lier entre voisins, dans les maisons populaires, où l'on vit porte ouverte. Mais Tony avait un air réservé, une façon polie de saluer le monde dans l'escalier, qui intimidaient.

Chaque dimanche, le père et le fils, propres comme des sous neufs, partaient en promenade. On les avait rencontrés dans les musées, au Jardin des Plantes. On les avait vus aussi, avant l'heure du dîner, dans un petit café du quartier, où Tony se permettait la seule débauche de la semaine et buvait une absinthe, longuement, à petits coups, tandis qu'Adrien, assis à côté de lui sur la banquette de cuir, regardait les journaux à images.

"Non, mesdames, disait aux voisines la concierge, qui était sentimentale, ce veuf-là ne se remariera pas. L'autre dimanche, nous nous sommes croisés dans une allée du cimetière Montparnasse.... C'est sans doute là que sa femme est enterrée.... Il faisait peine à voir, avec son orphelin à côté de lui.... Il a dû adorer sa défunte.... C'est rare, mais il y en a des comme ça... Un inconsolable!...."

Hélas! oui. Tony Robec avait tendrement aimé sa femme et ne se consolait pas de l'avoir perdue. Seulement, il n'était pas veuf.

Oh! bien simple et pas heureuse, sa vie!

Ouvrier consciencieux, mais médiocrement doué pour le métier, il n'était parvenu qu'assez tard à bien "lever la lettre", à gagner passablement son pain, et, pour cette raison, il n'avait songé à se marier qu'après avoir passé la trentaine. Il lui aurait fallu une fille raisonnable, ayant connu, comme lui, pas mal de misère. Mais l'amour s'occupe bien des convenances! Tony perdit la tête devant la jolie frimousse d'une fleuriste de dix-neuf ans, sage encore sans doute, mais si frivole, ne songeant qu'à la toilette et sachant d'ailleurs s'habiller avec quatre chiffons comme une petite princesse. Il avait quelques économies, de quoi se mettre en ménage gentiment, avec une armoire à glace, quatre-vingts francs au faubourg Saint-Antoine,—où sa femme pourrait se mirer des pieds à la tête. Il épousa sa Clémentine, et, dans les premiers temps, ce fut délicieux. Comme on s'aimait! On avait deux chambres, au cinquième, boulevard de Port-Royal, avec un bout de balcon et la vue de tout Paris.

Tous les soirs, en sortant de son imprimerie, située sur la rive gauche, Tony Robec, son paletot cachant sa veste d'ouvrier, ayant l'air d'un demi monsieur, allait attendre, au coin du pont des Saints-Pères, sa petite femme, qui revenait de la rue Saint-Honoré, où était son atelier. Bras dessous bras dessous, serrés l'un contre l'autre, on rentrait bien vite au logis où on, pour y faire gaiement la popote du soir. Mais les dimanches, surtout étaient exquis. Tant pis! on se trouvait trop bien chez soi, on ne sortait pas. Oh! les bons déjeuners d'été, avec la fenêtre ouverte sur la grande ville et le plein ciel. Pendant qu'il sirotait son café! et fumait sa cigarette, Clémentine allait arroser les caisses de fleurs sur le balcon. Non, elle était trop mignonne? il se levait, la surprenait d'un baiser dans le cou. "Finis donc.... que tu es bête!" Mais voilà! tout de suite un enfant, leur petit Félix, qu'on allait voir chez sa nourrice, à Margency, tous les quinze jours. Mort de consomption, au bout d'un an. Ils étaient bientôt consolés par la naissance d'Adrien, que la mère voulait nourrir. Elle quittait l'atelier, prenait de l'ouvrage chez elle, gagnait moitié moins, faisait quand même un peu de toilette, jouait à la dame, au Luxembourg, en poussant devant elle son bébé dans une petite voiture d'osier. Et Tony avait beau bûcher comme quatre, travailler dans un journal de nuit, le ménage était gêné, s'endettait. Puis l'enfant, sevré, grandissant, allait à l'asile, et la mère, souvent inoccupée, toujours coquette, s'ennuyait à la maison, prenait l'habitude des dangereuses flâneries. Voyez-vous d'ici ce pauvre homme, vieilli avant l'âge, épuisé de soucis et de besogne, et cette folle tête de vingt-trois ans, jolie comme un Greuze?.... Un soir, rentrant avec son gamin qu'il avait pris à l'asile en passant, Tony Robec trouva sur la cheminée une lettre d'où tomba, quand il ouvrit l'enveloppe, l'anneau de mariage de Clémentine. Dans cette lettre, la méchante enfant leur disait adieu, à lui et à son fils en leur demandant pardon.

O romantiques bourgeois du jury, qui acquittez toujours, sous prétexte de crime passionnel, les maris outragés qui voient rouge et qui tuent, vous allez trouver le pauvre Tony bien ridicule, et même un peu vil. Mais il eut plus de douleur que de colère. Il pleura beaucoup, et, quand son Adrien lui disait : "Où est maman? Reviendra-t-elle bientôt, maman?" il embrassait passionnément le petit et lui répondait : "Je ne sais pas."

Clémentine s'était enfuie dans les premiers jours de mai—Oh! comme l'odeur des lilas est parfois perverse! — Tony, au terme de juillet, vendit presque tout son mobilier pour acquitter ses dettes et vint habiter rue Delambre, voulant se dépayser. C'était là qu'il vivait si discrètement, si dignement avec son petit garçon et qu'on le prenait pour un veuf.

Vers la fin de septembre, l'ouvrier reçut une lettre de sa femme, quatre pages incohérentes et désespérées, où l'encre était délayée par les larmes. Elle se repentait, implorait, criait grâce. Cela fit bien mal au pauvre Tony. Mais rassurez-vous, jurés féroces qui tous avez l'âme du Mère de Veuise, et, s'il vous plaît, rendez un instant votre estime au pauvre homme. Il fut fier et ne répondit rien à l'épouse coupable.

Il n'eut plus aucune nouvelle de Clémentine jusqu'à la veille de Noël.

Or, ce jour là, depuis plusieurs années, il avait la touchante habitude d'aller, avec sa femme, porter un modeste bouquet — quelques violettes gelées avec une rose frileuse au milieu — sur la tombe de leur petit Félix, de leur premier-né, mort en nourrice, qu'ils avaient voulu avoir près d'eux, à Montparnasse, dans une concession de cinq ans déjà renouvelée.

Pour la première fois, Tony Robec dut accomplir ce pèlerinage, seul avec son petit Adrien, et, tout en franchissant la porte du cimetière, sous un funèbre ciel d'hiver, — méprisez de nouveau ce cœur sans courage, terribles Othellos du jury! il souffrait plus que jamais du souvenir de l'absente, de la fugitive.

"Où est-elle, à présent? songeait-il. Qu'est-elle devenue?"

Mais, en arrivant devant la tombe de Félix, qu'il eut quelque peine à retrouver, il s'arrêta, tout surpris.

Il y avait, sur la pierre, trois ou quatre jouets comme on en donne aux plus pauvres, enfants, — une trompette, un polichinelle, un caniche sur un soufflet, — qu'on venait de déposer là, car ils étaient tout neufs, avaient été achetés, évidemment le jour même, à la boutique à treize.

"Ah! des joujoux!" s'écria joyeusement Adrien devant l'humble trouvaille.

Mais le père, ayant aperçu un bout de papier épinglé sur les jouets, se pencha, le prit et lut ces mots dont il reconnaissait bien l'écriture: "Pour Adrien, de la part de son frère Félix, qui est maintenant avec le petit Noël."

Tout à coup, il sentit son fils se serrer contre lui, il l'entendit murmurer d'une voix effrayée : "Maman!" et, à quelques pas de là, agenouillée près d'un groupe de cyprès, il vit une femme vêtue d'une robe et d'un châle de pauvresse, oh! si pâle! les yeux si meurtris! qui tendait vers lui des mains jointes et suppliantes.

Tony Robec ignorait l'amour-propre et la rancune. Après un tressaillement, causé moins par le courroux de l'ancien outrage que par la pitié de voir dans un état si misérable la femme qu'il avait tant aimée, il poussa doucement vers elle son petit garçon.

"Adrien, dit il, va donc embrasser ta mère."

Elle saisit son enfant dans une étreinte éperdue, lui mit dix baisers dans les cheveux avec un râle de bonheur, puis, se relevant et tournant vers son mari un regard qui mendiait :

"Que vous êtes bon!" murmura-t-elle.

Mais il était déjà près d'elle et lui répondait, la bouche aride, presque durement :

"Ne parle pas....et donne-moi le bras."

Il n'y a pas loin du cimetière à la rue Delambre. Ils firent le trajet à grands pas. Tony sentait le bras de Clémentine trembler sur le sien. L'enfant marchait auprès d'eux, l'esprit ailleurs déjà, admirant les joujoux.

La concierge de la maison où habitait Tony se tenait sur le seuil de la porte :

"Madame, lui dit-il, voici ma femme, qui était depuis six mois en province, auprès de sa mère malade, et qui revient habiter avec moi."

Et, en montant l'escalier, il dut soutenir, porter presque, la malheureuse qui éclatait en sanglots et défaillait d'émotion et de joie.

Arrivé dans sa pauvre chambre, Tony fit asseoir sa femme sur l'unique fauteuil, lui jeta de nouveau son fils dans les bras; puis il ouvrit un tiroir de la commode, y prit une méchante boîte de carton, en tira l'alliance de Clémentine, la lui remit au doigt; et seulement alors, sans un mot de reproche, sans une parole amère sur le passé, silencieusement, gravement, avec la large générosité des cœurs simples, il la baisa sur le front pour qu'elle fût bien sûre qu'il lui pardonnait.

La Maison

OU

Mourut Bossuet

Sur des indices obscurs, on avait cru, jusqu'ici, que l'illustre évêque s'était éteint à l'hôtel d'Estaing, dans la partie de la rue Sainte-Anne que l'avenue de l'Opéra a fait disparaître. De patientes recherches de notre confrère des "Débats," dans les minutes notariales et les plans des archives, viennent de conduire le bibliothécaire de Saint Sulpice, M. Lévêque, à découvrir la vérité.

"Toujours obligé d'avoir un logis à Paris, Bossuet habita successivement le doyenné de Saint Thomas du Louvre, le No. 17 actuel de la place Royale, un immeuble de la Rue Plastrière Jean-Jacques-Rousseau; —qu'on ne peut pas identifier— le coin de la place des Victoires et de la rue des Petits-Champs et enfin la maison où il devait mourir. Elle est au numéro 16 de la rue Saint Anne; elle appartenait à un certain M. Claude de Langlée, maréchal général des logis des camps et armées de Sa Majesté. Bossuet n'y resta que deux ans; il l'avait louée tout entière, en 1702, pour quatre mille livres de loyer annuel.

Cette maison a bien le cachet des constructions du dix-septième siècle. Un premier étage élevé, surmonté d'un attique; au-dessus, le comble à la Mansard. Seulement, le rez-de-chaussée, sur lequel on a plaqué une façade de magasin énorme, est changé, et le dernier étage, par la suppression du pan d'ardoise, s'est transformé en un troisième ordinaire. La porte, après la grande porte cochère, est encore telle qu'au temps où le lourd et "vieil carrosse" de M. de Meaux, doublé de velours rouge, traîné par quatre chevaux noirs à longues queues et hors d'âge, y entrait lentement. Voici le grand escalier, superbe "degré" de large allure, où l'on croit voir monter doucement le vénérable évêque.

Dans l'appartement du premier étage, toutes les pièces subsistent. En s'aidant de l'inventaire dressé un an avant la mort du prélat, en 1703, on peut non seulement restituer à chaque salle son nom, mais à peu près retrouver le mobilier qui l'occupait. Modeste mobilier!—D'abord, l'antichambre et ses neuf chaises de serge verte, ses deux guéridons et deux petites tables. Comme c'est ici que Monseigneur entend la messe, une armoire sert de chapelle; on l'ouvre et on trouve un tableau au fond, ainsi qu'un petit autel. Sur la cheminée, pas de glace, objet profane! Un autre tableau de sainteté.—Puis la salle à manger, où on a davantage sacrifié au luxe: six pièces de tapisserie de haute lisse garnissent les murs, contre lesquels sont rangés un buffet et sept sièges; mais c'est tout, avec un grand poêle pour l'hiver.—Le cabinet qui vient ensuite, est d'une extrême simplicité : deux corps de bibliothèque contre les murailles chargés de gros in-folio à dos de maroquin fauve, pères de l'Eglise, canonistes, commentateurs, exégètes, théologiens de tous les temps et de tous les pays; une table de bois noir sans élégance; une chaise, un fauteuil recouvert de moquette, et, pour les visiteurs, deux autres fauteuils recouverts de leurs bosses grises.—Voici enfin la chambre à coucher, en retour sur la cour, un peu plus ornée, garnie de tentures et plus chaude. Tout autour, des tapisseries de haute lisse représentant l'histoire de l'Enfant prodigue; le lit, un grand lit à colonnes drapé de damas rouge, courtepointe, rideaux, "tour du lit" de la même étoffe. Les commissaires-priseurs, soulevant cette courtepointe, notèrent qu'il y avait dessous un sommier, une couche de plume avec un traversin de même, un matelas et trois couvertures de laine. Le fauteuil de Bossuet, un fauteuil de cuir, est là, puis cinq fauteuils de damas rouge; un sofa recouvert de tapisserie, trois chaises de même; aux fenêtres, des rideaux damassés; une table, deux guéridons, un pupitre; sur le mur, un crucifix de bois, un bénitier; enfin un petit miroir servant au prélat pour se raser.

Ces quatre pièces composent l'appartement du "plus éloquent des humains". Le reste de la maison est abandonné aux secrétaires et à la famille de Bossuet, sauf une pièce du second, où M. de Meaux serrait des livres.

De la cour, on voit bien encore la façade telle qu'elle était en 1704; elle a été très peu touchée. Au coin, à droite, le petit balcon en fer forgé, conservé du temps donne dans le cabinet de Bossuet, la plus belle pièce de l'appartement. Renonçons à nous imaginer, l'évêque de Meaux composant en cet endroit quelque oraison funèbre ou l'Histoire des variations, comme on suppose, partout où l'esprit a passé, qu'on est en présence du lieu où a été écrit le Télémaque. Les deux dernières années de sa vie, Bossuet n'a guère écrit que des lettres. La fenêtre à côté est celle de la chambre à coucher."

LA

Place de la Bastille

Si la Bastille a été prise en quelques heures, il a fallu quarante ans pour la remplacer.

La démolition de la Bastille, raconte M. de Maricourt dans la "Revue hebdomadaire," fut confiée à un maître maçon, nommé Palloy. Il était surveillé par le ci devant chevalier de La Rosynie, qui fut mis au Châtelet—à défaut de la Bastille—pour avoir volé dans la forteresse les ornements de la chapelle. Palloy employa d'abord 800 ouvriers qu'il réveillait lui-même chaque matin en agitant dans les rues une énorme crécelle; ces 800 ouvriers se trouvèrent 990 le jour de la première paye, et 1200 à la seconde. Sur quoi on crut plus simple de transformer la démolition en chantier de charité pour les gens sans emploi; mais la Bastille existerait encore si l'on n'était revenu à de vrais ouvriers. Les pierres de la prison servirent à bâtir le pont de la Concorde, à paver la rue de Tracy, à orner les façades des maisons et même, sous forme de joyaux sculptés, la gorge des citoyennes. Chaque ville de province garde dans son musée une Bastille minuscule "taillée, dit le catalogue, dans une pierre de la forteresse". Mensonge! ces Bastilles sont en plâtre; mais l'idée était de Palloy, qui en tira de beaux revenus. Il fit encore de beaux bénéfices en exhibant deux squelettes comme "les tristes restes de deux victimes du despotisme;" c'étaient ceux de deux couvreurs tombés dans les fossés. En 1792, la démolition est si peu avancée qu'un député propose de conserver les ruines "pour l'instruction de la postérité." Cette motion n'a pas de succès; l'Assemblée vote la création d'une place sur le terrain de la Bastille. Qu'y mettra t on? Une statue de la Liberté? Un pilori pour Louis XVI et "ses hideux sénâtes"? L'Empire survient avant qu'on ait rien décidé. Napoléon songe à y construire l'Arc du Triomphe; puis, en 1808, il y fait élever la fontaine de l'Eléphant, décrite par Hugo dans les Misérables. Elle est hideuse, ce qui permet à l'architecte Alavoine de la remanier quatorze fois en vingt-deux ans. Enfin, au lendemain de 1830, cet homme infatigable renverse définitivement sa fontaine pour édifier à la place la colonne de Juillet.

Pour finir, cette citation. Les candidats au certificat d'études ont eu récemment une composition dont le sujet était "la Bastille". M. de Maricourt a relevé dans un des devoirs cette phrase authentique : "La Bastille était une forteresse dans laquelle on enfermait les prisonniers qui avaient écrit des lettres en cachette!!!"

Marie-Antoinette

ET

LOUIS XVIII.

La "Revue des Deux-Mondes" publie un mémoire inédit de Louis XVIII sur la reine Marie Antoinette que lui a communiqué M. Ernest Daudet.

Le mémoire de Louis XVIII est adressé à un ami, resté inconnu, au comte ....; c'est un sentiment de réparation qui l'a poussé à le rédiger. En voici quelques passages :

"Je souffre, dit-il, d'entendre toujours joindre au sentiment de pitié qu'on ne peut refuser à la malheureuse reine, ce terrible mais qui détruit tout intérêt; c'est ce mais que j'attaque parce que je le trouve injuste."

Avant d'écrire, il fait son "mea culpâ" et reconnaît que plus qu'un autre, ayant été mal avec elle, il doit apporter son concours à l'œuvre de tardive justice.

"Longtemps assez mal avec elle, son ami dans les derniers temps...elle me disait beaucoup de choses, presque tout et ne me consultait jamais. De cette manière, j'ai pu l'examiner avec soin, mais avec impartialité, parce que je n'ai eu ni à rougir, ni à me glorifier d'aucune des choses qu'elle a faites, et je puis en parler sans prévention."

Malgré tout, il garde l'anonyme et ne dévoile, en aucun point de son recit, sa royale personnalité.

Comment après avoir été fêtée et adulée comme le fut Marie Antoinette dauphine, l'aversion naquit-elle contre elle à la cour ainsi qu'à la ville. C'est la principale question que Louis XVIII se pose et, pour y répondre, il dresse les raisons qu'on eut d'aimer Marie Antoinette.

D'abord sa figure et son caractère.

"....Sa figure, qui sans être précisément jolie, était cependant une des plus agréables que l'on pût voir, ses grâces, une affabilité dont elle avait pris l'exemple de sa mère et qui contrastait avantageusement avec l'étiquette sérieuse, même un peu triste, qui régnait alors à la cour."

.....

Non, elle n'était pas méchante, témoin sa conduite dans cette chasse d'octobre 1773 où elle fit placer dans sa calèche un pauvre homme blessé par un cerf et le fit conduire dans sa chambrière où elle le soigna; témoin son intervention pour sauver la vie du général anglais Angill, condamné à mort par le Sénat Américain.

Pourquoi donc la haine qui la poursuivit?

Ici, Louis XVIII fait preuve d'une pénétration supérieure.

"—Quel fardeau! s'écria Louis XVI en apprenant la mort de Louis XV et en se jetant dans les bras de sa femme. Mais vous m'aiderez à le supporter."

Marie-Antoinette donne à cette phrase, qui n'était que l'effusion d'une sensibilité, son sens complet.

L'idée d'une "femme-roi" n'était pas pour l'effrayer; elle voulut imiter sa mère, et en régnant effectivement, et en s'affranchissant de la tyrannie des coutumes.

L'infortunée se trompait: le caractère réfléchi des Allemands les empêchait d'abuser de la familiarité que Marie-Thérèse avait substituée au cérémonial.

Les Français, au contraire, ne tardèrent pas à voir leur égale dans celle qui, rejetant les formalités auxquelles ils étaient habitués sous l'ancienne cour, venait sans appareil se mêler à leurs jeux, à leurs sociétés.

Voici deux faits qui prouvent combien son influence fut heureuse :

Le premier a trait au rappel de Necker :

"Le Roi et la Reine, dans cette occasion, firent céder leur sentiment à la voix publique et ils résolurent de remettre, pour ainsi dire, les rênes de l'Etat entre les mains de l'homme qui passait pour être seul en état de les tenir. La Reine, qui savait bien que M. Necker pourrait à peine souffrir d'avoir le Roi lui même pour supérieur et qui ne voulait pas avilir sa propre dignité, se retira alors des affaires, et quoique la confiance du Roi en elle n'eût pas varié un seul instant, elle ne s'occupa plus que des soins maternels.

Une fois, cependant encore, Marie-Antoinette se mêla d'une affaire importante, et je vais en parler avec d'autant plus de satisfaction, que cela me donnera aussi l'occasion de discuter un des principaux reproches que ses ennemis lui aient faits.

La guerre s'étant allumée, en 1788, entre l'empereur Joseph II et la Turquie, ce prince, qui se prétendait attaqué, réclama l'assistance de Louis XVI, en vertu du traité de 1756. La plupart des ministres pensaient qu'il fallait accéder à sa demande, soit qu'ils crussent, en effet, que c'était le "casus fœderis," soit qu'ils jugeassent que ce serait faire une diversion utile à la fermentation qui était déjà si grande en France."

C'est à la Reine, qui intervint auprès du Roi et auprès de Necker lui-même, qu'on dut d'éviter la guerre.

"Cette anecdote, que je tiens de source, ajoute le roi Louis XVIII, réfute victorieusement les déclarations de ceux qui se sont plu à dépeindre Marie Antoinette comme n'aimant que son pays natal, haïssant la France et préférant ses frères à ses propres enfants. Elle aimait sans doute ses parents et sa patrie; mais elle leur préférait son époux, ses enfants et le pays qui était devenu le sien."

KRUGER INTIME.

M. Dauthesse rapporte ces anecdotes sur le président Kruger :

"La Bible était le livre qu'il lisait à toute heure du jour ou de la nuit.

—Mais vous devez la savoir par cœur? lui disait on.

—Je ne pense pas. D'ailleurs, on ne peut jamais trop se nourrir des grandes, merveilleuses et magnifiques paroles d'Isaïe.

Il lisait rarement les journaux. "A quoi bon? Les journaux qui me sont hostiles prouvent que je ne fais rien de bon; les autres qui me soutiennent affirment le contraire; alors, à quoi sert d'en prendre lecture?"

Il était d'une austérité et d'une sobriété extraordinaires. Il avait chassé de sa présence un commis attaché au secrétariat d'Etat, qui était entré dans son cabinet légèrement ému. "Sortez d'ici, tonna l'oncle Paul, vous puez!" Et, pendant plusieurs années, il traita un de ses petits-fils comme un simple étranger, parce que ce jeune homme avait fait parler de lui à la suite de quelque fredaine.

On a dit qu'il ne savait pas écrire. En réalité, il écrivait peu. Mais si son écriture était peu nette, du moins elle était intelligible.

Kruger fut merveilleusement secondé par la bonne fortune dans ses opérations d'affaires. Il avait acheté la ferme de Geduld, à quelque distance de Randreef, raconte l'écrivain anglais Alfred Stead, et ne l'avait payée que 37.500 francs. Lorsqu'on eut découvert que le Reef principal passait par cette propriété, elle lui rapporta plus de quatre millions.

Il gouvernait sa famille avec une main de fer, qui ne se cachait pas sous un gant de velours. Mais les membres de la famille savaient à quoi s'en tenir et ne s'en affectaient pas outre mesure. Mme Kruger était soumise à sa volonté. Excellente ménagère et mère de famille, elle ne savait rien de ce qui touchait à la vie extérieure et surtout à la vie politique. Quand elle essayait de se mêler à une conversation politique: "Femme! qu'en savez-vous?" la rabrouait le président.

Il rendait des jugements à la Salomon. Un jour, deux frères, qui se disputaient à propos d'un héritage, vinrent lui soumettre le cas. Il rendit sa sentence d'arbitre en ces termes : "Que l'aîné fasse le partage, et que le cadet choisisse le premier!"

De Chamberlain, il avait cette opinion : "Il est faux comme un chat. On ne saurait se fier à lui."

Autres souvenirs :

"Un jour, comme il allait à la rencontre de sa fiancée, il trouva, devant lui, les eaux grossies du Vaal; il se dévêtit et poussa ses chevaux dans le torrent qui le faillit emporter.

La ferme était un convoi en marche vers on ne savait quelle terre promise. Il en était le vice-veldcornette; s'aguerrissant dans la chasse, il tuait son premier lion à 14 ans. Le fauve l'avait surpris comme il faisait paître ses bestiaux. Il s'assit derrière les chevaux, face au lion, sa carabine épaulée, prêt à faire feu. Le lion arriva sur lui, se ramassa pour bondir: il le tira, le blessa à mort et le fit rouler à ses pieds. Souvent dans la suite, il se rencontra avec des bêtes ou puissantes ou de proie, des éléphants, des lions encore, des buffles. En chassant un rhinocéros, son fusil éclata et le blessa au pouce; cet accident ne ralentit pas son ardeur; il acheva sa chasse; puis, le soir, comme son pouce était haché, il eut le courage de trancher avec son couteau le moignon qui pendait. La douleur fut grande."

"Privé d'anesthésique, dit il dans ses Mémoires, je n'eus de ressources que l'auto-suggestion. Je m'efforçai de me persuader que la main que je charcutais n'était pas la mienne!"

DEPECHES

Télégraphiques

Accident de chemin de fer.

Kansas City, 6 août—Le train de voyageurs No 1 de la compagnie Atchinson, Topeka and Santa Fe, parti de Chicago, est venu heurter un car électrique aujourd'hui au passage à niveau de la 15me rue à Kansas City.

Une personne a été tuée et 10 blessées, dont une mortellement. Il y avait 14 personnes dans le car.

La locomotive l'a frappé au centre et l'a projeté à 30 pieds de distance le renversant et le détruisant en partie.

M. T. S. Morris de Pleasant Hill, qui au moment de l'accident se tenait près de la voie a été pris dans les débris et si malheureusement blessé qu'il est mort au bout de 20 minutes.

Accident d'automobile

Indianapolis, Ind., 6 août—Douze des automobiles en route pour St-Louis sont arrivés aujourd'hui à Indianapolis. Ils repartiront pour St-Louis, lundi. La première voiture arrivée est celle de M. Samuel Stone jr, de la Nouvelle-Orléans. M Palmer Abbott se trouvait avec lui.

En entrant dans la ville l'automobile a renversé Mme Margaret Alfont, d'Indianapolis. La victime n'a heureusement pas été gravement blessée.

Mesures prises par M. Delcassé

New York, 6 août.—Par suite de la politique agressive du Président Castro, du Venezuela, contre la France, M. Delcassé, le ministre des affaires étrangères en France, a pris des mesures pour empêcher l'unification de la dette Vénézuélienne qui avait été arrangée, avec la Banque de Paris et des Pays Bas, dit une dépêche de Willem au "Herald".

L'Allemagne et la Grande Bretagne concordent avec la France sur ce point et ont refusé tout aide financière au Vénézuela.

La situation est critique.

Un article du "Sviet".

St-Pétersbourg, 6 août, 1 11 m.—Le "Sviet" qui était autrefois très anglophobe et avait dernièrement une tendance à éviter la question des relations Russes Anglaises, attaque amèrement ce matin la Grande Bretagne au sujet du vapeur Malacca et d'autres incidents récents, l'accusant de chercher à frustrer la Russie, et disant qu'elle profite de la situation de la Russie pour irriter autant que possible et pour s'engager plus avant dans le Thibet, la Perse et l'Afghanistan.

Assurances de la Russie à Turquie.

Constantinople, 6 août — La note de la Russie à la Porte concernant le passage imminent des Dardanelles par quelques navires russes chargés de charbon, avec l'assurance que les vaisseaux conserveront leur caractère navires marchands pendant le voyage, a été communiquée officiellement à l'ambassadeur ottoman à St Pétersbourg, par l'ambassadeur russe, M Zinnouvieff, gouverneur turc et le ministre des affaires étrangères Lamsdorff.

La Porte demande une déclaration écrite que la Russie refuse de donner. On a tout lieu de croire, cependant, que la Turquie finira par accepter les assurances verbales.

La navigation dans la rivière Liao.

Washington, 6 août—M. Crocom, le ministre américain à Tokio, a notifié le département d'Etat que le commandant en chef des forces japonaises en Mandchourie a lancé un ordre interdisant aux navires étrangers d'entrer à Yin Kow ou de mouiller dans la rivière Liao.

Cet ordre a été donné en vue d'éviter des accidents aux navires. Toute la partie inférieure de la rivière Liao et la rade de Yin Kow qui sert de port à Ne Chwang ont été garnies de mines sous-marines par les russes. Depuis l'occupation de Ne Chwang les japonais assument la réponsabilité de la navigation dans les eaux sus mentionnées.

Les japonais sont actuellement occupés à draguer les mines, aussitôt que ce travail sera terminé il est probable que la navigation pourra reprendre son cours régulier.

Fait douteux.

St-Pétersbourg, 6 août—Les officiers militaires ne croient pas probable que le général Kouropatkine livre une bataille à Liao Yang, attendu qu'il lui aurait fallu abandonner pour cela les magasins où sont accumulés des millions de livres de munitions, ce qui serait presque aussi mauvais qu'une défaite générale.